

## *Derborence*

Charles-Ferdinand Ramuz

Edição comemorativa, vol. 14. Lausanne: Rencontre, 1967, p. 219-222.

Derborence, le mot chante doux; il vous chante doux et un peu triste dans la tête. Il commence assez dur et marqué, puis hésite. Il devient indécis, il reste suspendu en l'air, pendant qu'on se le chante encore, Derborence; enfin il casse tout à coup, comme s'il voulait signifier par là-même la ruine, l'isolement, l'oubli.

Car la ruine est maintenant sur les lieux qu'il désigne; plus aucun troupeau n'y monte, l'homme lui-même s'en est détourné. C'est à cinq ou six heures de la plaine, quand on vient de l'ouest, c'est-à-dire du Pays de Vaud. Derborence, où est-ce? On vous dit: "C'est là-bas derrière." Il faut monter longtemps en sens inverse d'un torrent à la belle eau qui est comme de l'air au-dessus des pierres de son lit, tellement elle est transparente. Derborence, c'est entre deux longues arêtes irrégulières qu'il faut d'abord longuement s'élever; elles sont comme deux lames du couteau dont le dos serait fiché en terre et le tranchant tout ébréché montre son acier qui brille par places, étant ailleurs rongé de rouille. Et, à droite et à gauche, elles augmentent de hauteur, ces arêtes; à mesure qu'on s'élève, elles s'élèvent elles-mêmes; et le mot continue à vous chanter doux dans la tête pendant qu'on passe près des beaux chalets d'ici, qui sont longs, bien crépis de blanc, avec un toit fait de bardeaux semblables à des écailles de poisson. Il y a des étables pour les bêtes, il y a de riches fontaines.

On monte toujours; la pente raidit. On est arrivé maintenant dans de grands pâturages, tout coupés de ressauts pierreux qui leur font des étages successifs. On passe d'un de ces étages au suivant. On n'est déjà plus bien loin de Derborence; on n'est plus bien loin non plus de la région des glaciers, parce qu'à force de monter on arrive finalement à un endroit qui est un col, lequel est formé par le resserrement des chaînes juste au-dessus des pâturages et des chalets d'Anzeindaz, qui font là comme un petit village, peu avant que l'herbe elle-même cesse et depuis longtemps il n'y a plus d'arbres.

Derborence, c'est là tout près. On n'a plus qu'à aller droit devant soi.

Et, tout à coup, le sol vous manque sous les pieds.

Tout à coup. La ligne du pâturage, qui s'affaisse dans son milieu, se met à tracer dans rien du tout sa courbe creuse. Et on voit qu'on est arrivé parce qu'un immense trou s'ouvre brusquement devant vous, étant de forme ovale, étant comme une vaste corbeille auz parois verticales, sur

## Derborence

Derborence, a palavra é canto suave; canto suave e um tanto triste na cabeça da gente. Começa bastante dura e marcada, depois hesita. Torna-se indecisa, fica suspensa no ar, enquanto a gente continua a cantá-la, Derborence; enfim, de repente, se quebra, como se quisesse assim significar a ruína, o isolamento, o esquecimento.

Pois a ruína ficou agora nos lugares que Derborence designa; nenhuma manada sobe mais, o próprio homem passou a evitar o local. Fica a cinco ou seis horas da planície, quando se chega pelo oeste, isto é, pelo País de Vaud. Derborence, onde fica? Dizem a você: “Fica ali atrás.” É preciso subir durante muito tempo na contramão de um córrego de bela água, parecida com ar cobrindo as pedras do seu leito, de tanta transparência. Derborence, é preciso primeiramente se elevar entre duas arestas compridas e irregulares; elas são como duas navalhas cujo dorso teria se fincado na terra, e a lâmina corroída mostra o seu aço que brilha em algumas partes, comida pela ferrugem em outras. E, na esquerda como na direita, elas aumentam em altitude, essas arestas; à medida que se sobe, elas sobem também; e a palavra continua cantando suavemente na cabeça da gente enquanto se passa perto dos belos chalés daqui, que são compridos, bem caiados de branco, com um telhado coberto de telhas de madeira parecidas com as escamas dos peixes. Há estábulos para os animais, há fontes abundantes.

Continua-se subindo; o caminho se torna mais íngreme. Chegou-se agora aos grandes pastos, recortados de saliências pedregosas, que parecem uma sucessão de andares. Passa-se de um andar para o outro. Já não se está bem longe de Derborence; também não se está bem longe da região das geleiras, porque, ao subir assim, chega-se finalmente a um lugar que forma uma passagem, apertada entre as cordilheiras, logo acima dos pastos e das casinhas de Anzeindaz, que ali formam uma espécie de aldeia, um pouco abaixo da altitude onde até mesmo a grama acaba, ali onde as árvores há muito não crescem mais.

Derborence, o lugar fica logo ali. É só andar reto, em frente.

E, de repente, o chão desaparece sob os pés.

De repente. A linha do pasto, que afunda no meio, começa a traçar no vácuo, no nada, a sua curva oca. E você percebe que já chegou porque um imenso buraco se abre bruscamente à sua frente, um buraco de forma oval,

laquelle il faut se pencher, parce qu'on est soi-même à près de deux mille mètres et c'est cinq ou six cents mètres plus bas qu'est son fond.

On se penche, on avance un peu la tête. Ou bien on se couche à plat ventre, laissant dépasser sur le vide son visage tourné vers en bas.

Un peu de froid vous est soufflé à la figure.

Derborence, c'est d'abord un peu d'hiver qui vous vient contre en plein été, parce que l'ombre y habite presque toute la journée, y faisant son séjour même quand le soleil est à son plus haut point dans le ciel. Et on voit qu'il n'y a plus là que des pierres, et des pierres, et encore des pierres.

Les parois tombent à pic de tous les côtés, plus ou moins hautes, plus ou moins lisses, tandis que le sentier se glisse contre celle qui est au-dessous de vous en se tortillant sur lui-même comme un ver; et, où que vous portiez vos regards, en face de vous comme à votre gauche ou à votre droite, c'est debout ou couchée à plat, suspendue dans l'air ou tombée, c'est s'avancant en éperons ou retirée en arrière ou encore faisant des plis qui sont d'étroites gorges – c'est partout la roche, rien que la roche, partout sa même désolation.

Le soleil qui est sur elle partiellement la colore encore de façons diverses, parce que l'une des chaînes projette son ombre sur l'autre et celle des chaînes qui est au midi projette son ombre sur celle qui est au nord; et on voit le haut des parois qui est jaune comme le raisin mûr, ou qui est rose comme la rose.

Mais l'ombre monte déjà, elle monte toujours plus; elle s'élève à petits coups, irrésistiblement, comme fait l'eau dans le bassin de la fontaine; et, à mesure qu'elle monte, tout s'éteint, tout se refroidit, tout se tait, tout défaille et meurt; pendant qu'une même triste couleur, une même teinte bleuâtre se répand comme un fin brouillard au-dessus de vous, à travers quoi on voit deux petits lacs mornes luire encore un peu, puis cesser de luire, posés à plat dans le désordre comme des toitures de zinc.

Car il y a encore ce fond, mais regardez bien: rien n'y bouge. Vous avez beau regarder longtemps et avec attention: tout y est immobilité. Regardez: des hautes parois du nord à celles du sud, nulle part il n'y a plus de place pour la vie. Tout est recouvert au contraire par ce qui est son empêchement.

Il y a quelque chose qui est mis partout entre ce qui est vivant et nous. C'est d'abord comme du sable dont le cône par son petit bout est à demi engagé dans la paroi du nord; et de là, partout répandus, comme des dés hors du cornet, c'est en effet comme des dés, des dés de toutes les grosseurs, un bloc qui est carré, un autre bloc qui est carré, des superpositions de blocs, puis des successions de blocs, petits et gros, bouchant ce fond à perte de vue.

como uma vasta cesta com paredes verticais, sobre a qual é preciso se debruçar, porque se está numa altitude de cerca de dois mil metros, e o fundo fica quinhentos ou seiscentos metros abaixo.

Você se debruça, você estica o pescoço. Ou então você se deita de barriga para baixo, deixando o rosto no abismo, virado para baixo.

Um sopro frio bate na sua cara.

Derborence, em primeiro lugar um pouco de inverno que bate na sua cara em pleno verão, porque a sombra mora lá quase o dia todo, lá ficando mesmo com o sol a pique. E se pode ver que lá não há mais nada além de pedras, pedras, pedras e mais pedras.

Os paredões despencam verticalmente por todos os lados, mais ou menos altos, mais ou menos lisos, enquanto a trilha se insinua naquele que fica abaixo de você, girando sobre si mesma feito uma minhoca; e, por todos os lados avistados, à sua frente como à sua esquerda ou à sua direita, ficando em pé ou deitada, suspensa no ar ou caída, em esporas avançadas ou na retranca, ou ainda em dobras que são desfiladeiros estreitos – em toda parte está a rocha, apenas a rocha, uma única desolação.

O sol que está acima dela a colore parcialmente de diversos modos, porque uma das cordilheiras projeta a sombra sobre a outra, e a sombra das cordilheiras do sul se projeta sobre a do norte; e se pode ver o alto dos paredões ficando amarelo como a uva madura, ou rosa como a flor.

Mas a sombra já vem subindo, subindo cada vez mais; ela sobe com pequenos movimentos, irresistivelmente, assim como a água numa bacia; e, à medida que vai subindo, tudo se apaga, tudo esfria, tudo se cala, tudo esvaece e morre; enquanto uma única cor triste, uma única matiz azulada se espalha como um nevoeiro fino em cima de você, através do qual se vêem dois pequenos lagos melancólicos ainda um pouco reluzentes, que cessam de reluzir, deitados horizontalmente como telhados de zinco.

Pois ainda tem esse fundo, mas olhe bem: nada se move. Por mais que você olhe, sem pressa e com atenção: tudo fica imóvel. Olhe: dos altos paredões do norte aos do sul, em nenhum lugar há espaço para a vida. Tudo está recoberto por aquilo que é o contrário da vida, que é o seu impedimento.

Há alguma coisa que existe entre o que está vivo e nós. Em primeiro lugar, é como uma espécie de areia, com um cone cuja ponta fica encravada pela metade no paredão do norte; e de lá, espalhados por todos os lados, como se fossem dados fora do copo, dados de todos os tamanhos, um bloco que é quadrado, um outro bloco que é quadrado, superposições de blocos, e sucessões de blocos, pequenos e grandes, tapando e recobrindo esse fundo a perder de vista.

Tradução: Pierre Guisan